

LES FLEURS D'HIVER

ANGÉLIQUE VILLENEUVE

LES FLEURS
D'HIVER

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0998-5

À Michel Villeneuve

Elle n'entend rien. Ne pressent rien. Ça lui arrive d'un coup.

La petite est étendue sur le lit, elle fait la morte et Jeanne, à genoux, trempe le bord du torchon dans un fond d'eau, attrape un bras.

Comme chaque fois, Léonie tente d'échapper à la toilette. Inerte, aussi lourde que son jeune corps le lui permet, elle cligne des yeux, son nez se plisse et sa lèvre, légèrement tirée vers le haut et découvrant deux dents écartées, laisse jaillir la pointe brillante d'une langue piquetée de blanc.

Jeanne se redresse et examine l'enfant dans la semi-obscurité de la pièce.

Léonie.

Léo.

Ce qui lui reste.

Les mains de Jeanne sont étourdies d'ouvrage, son dos lui tire. Et tandis qu'elle ferme les yeux, relâche les épaules et la tête, tout l'air retenu lui sort d'un jet, en un cri rauque dont, à l'écouter, on ne saurait dire s'il est d'aise ou de douleur.

Au sol, à travers l'étoffe épaisse de la jupe, un mince objet

sous sa rotule roule de droite et de gauche, sans doute la tige tordue d'un cep avec lequel, rentrant de l'école un peu plus tôt, la petite a joué distraitemment.

Il va falloir allumer la lampe.

Léo. Ses doigts maigres sont gris et raides, de cette sorte de froid qu'on gagne à rester immobile. Jeanne se penche et soupire une grande haleine chaude sur leurs quatre paumes rassemblées, guettant plus haut, sur le visage dévoré de plis-sures, l'ébauche d'un sourire. De la pointe de ses cheveux échappés du chignon natté, puis des cils, elle effleure maintenant la poitrine bougeuse, les portions de peau que le tricot livre au jour.

La carcasse de l'enfant, emplie d'un rire frissonnant, est soudain giflée, à travers le mur, par la porte du logement voisin qu'avec violence on vient de refermer. Sidonie, pesamment, rentre chez elle et le fait savoir.

Léo tressaille, sans doute a-t-elle vraiment pris froid, à présent. Ce serait si bête qu'elle attrape mal. Depuis quelques semaines, la grippe attaque n'importe où. À l'atelier, une ouvrière que Jeanne connaît est morte en trois jours, fin septembre. La grippe espagnole. Tout le monde, autour, en parle et on frémit rien qu'à l'énoncé de son nom exotique.

Il ne faut jamais, on le sait, faire exprès d'avoir mal, d'avoir froid, d'avoir peur.

Alors Jeanne se met tout contre Léo, son torse plaqué lourd empêchant la petite de remuer. Elle lui souffle son chaud dans l'oreille, dans le cou. Sa joue se glisse entre les côtes, sa bouche renifle comme un nez et lui vient l'odeur de Léo, qui n'est l'odeur de personne, pas même celle, disparue, de son père.

Au bord du lit, les bruits du dehors s'évanouissent, engloutis par le grouillement tiédi de leurs sangs mélangés.

Il fait déjà bien frais en cette fin d'octobre et, se reprenant, Jeanne achève prestement la toilette. Le museau, l'arrière des oreilles puis les mains, l'une après l'autre ouvertes et retournées, sont parcourus par la toile humide sur laquelle se lisent encore, à la lumière jaune de la lampe qu'elle vient d'allumer, les empreintes des lavages précédents. Le grisé de leur crasse commune se superpose ici et là à de longues traînées qui semblent ensanglantées.

C'est que, depuis le récent retour de la bonne saison, sur ses doigts d'ouvrière fleuriste et partout dans la pièce, comme une poussière en suspension, flotte le fameux rouge, le *mauvais rouge* des pétales. C'est lui qui ombre le torchon, tandis que le vert terreux du papier est revenu teinter sa bouche, forçant Jeanne, régulièrement, à cracher une vilaine salive. Des centaines de fois par jour, pour les enrouler autour des ceps qui formeront les tiges, elle porte à ses lèvres les extrémités souples de bandes de papier vert gorgé de sels de plomb.

Léo est rhabillée, ses jambes fluettes engraisées de plusieurs paires de longues chaussettes enfilées les unes sur les autres. Accroupie, Jeanne fourrage à présent dans le poêle, juste de quoi faire renaître au-dedans un vague soupir orangé, juste de quoi, sur le dessus, amener à température suffisante le pot-au-feu de la veille.

Il ne faut pas trop exciter le charbon, il ne faut rien gâcher. Les affiches dans la rue le répètent constamment. Il faut tout faire durer.

Et surtout espérer que ce nouvel hiver ne sera pas aussi rude que celui de l'année précédente, pendant lequel, certains jours, pour se tenir au chaud elle avait été obligée de travailler couverte de l'intégralité de ses vêtements. Un soir, elle s'était même ajouté l'édrédon par-dessus, s'inventant une sorte de hutte tiède qui chaque minute menaçait de

glisser. Assise devant la table qu'elle avait déplacée de façon que sa chaise vienne se coller au poêle, elle semblait un gigantesque amas de linge d'où auraient émergé deux pattes noires en laine tirebouchonnée.

Avec une demi-grosse de ces dahlias rouges à finir avant le lendemain, sa journée est loin d'être faite. Comme tant d'ouvrières en chambre, Jeanne peine à faire ses dix ou onze heures quotidiennes sans veiller au moins une partie de la nuit. En sus du travail, il y a la petite qu'il faut mener à l'école, les provisions, les livraisons, le ménage, le fourneau.

Et tandis que sa mère allonge d'un peu d'eau le bouillon, Léo chantonne entre ses dents, sans faire de bruit, le nez collé à celui de sa poupée de tissu. Elle est calme, et presque toujours gaie. Elle joue seule avec ses choses, dans son coin de carrelage. Et puisqu'elle ne réclame toujours pas son dîner, Jeanne décide de se mettre sans tarder à l'ouvrage.

Elle entrouvre la porte qui donne sur le palier. Ainsi, elle n'aura pas à se lever quand, tout à l'heure, Sidonie viendra chercher les cartons que le lendemain elle portera à l'atelier en allant livrer ses tabliers en calicot.

La lingère entrera simplement, sans toquer, comme à son habitude. Ensemble, elles s'assiéront un moment, boiront un petit verre de lait. Partageront un fond de vin, si Sidonie en a encore.

Dans la pièce où vacille la lueur de la lampe, semblant suivre l'interminable mélopée de Léo, l'odeur du pot-au-feu bouilli rebouilli monte lentement, attrape les narines et engourdit les doigts de Jeanne.

C'est peut-être pour ça qu'elle n'a rien deviné.

Pour commencer, elle n'entend pas les pas.

Pourtant, l'escalier de la maison est bavard. Ses marches grincent terriblement mais rien ne semble pouvoir franchir le rempart de la concentration de Jeanne lorsqu'elle est plongée dans ses fleurs.

Elle ne soupçonne pas davantage, inconnues et muettes, les sueurs de celui qui attend. Elle ignore la posture changée, la contracture douloureuse des épaules et du cou, des poignets.

Il se tient là pourtant depuis dix minutes au moins, en apparence immobile. Après les marches de bois voilé, c'est maintenant l'intégralité de son corps nocturne qui crisse, grimaçant dans un silence zébré de bleu.

Ces vêtements, capote raide qu'il a boutonnée jusqu'en haut, pantalon de drap et brodequins noirs cloutés, il ne les a pas portés ni même revus depuis des mois, allons, réfléchit-il, depuis des années. Ce sont malgré tout les siens, il les reconnaît.

Mais il les habite si mal. La charpente qu'ils abritent, insensiblement, s'est modifiée. Au moment de les enfiler, il a hésité, peut-être aurait-il dû choisir des effets civils, mais de toute façon, d'*avant* rien ne l'accompagne plus,

seul au milieu de son passé il a survécu. Et dans quel état finalement, au-delà des apparences, il ne sait pas trop.

Jeanne, à la table, ne sent rien. Ces énormes dahlias rouges, il faut dire, avec leur douloureuse allure accentuée par la lumière de la lampe à pétrole, la saisissent tout entière en un long tourbillon écarlate. Le geste s'étire en elle au point de ne laisser nulle place où se disperser. Lorsque Jeanne dort ou ferme les yeux, s'absente en chair, en pensée, elle le sait : restent et resteront toujours les fleurs.

Sur la dernière grosse de dahlias à monter, il ne reste maintenant que quelques douzaines. Deux. Peut-être trois sur les six qu'elle avait à finir avant la nuit. Elle touche au but. Bientôt, Sidonie pourra venir, les mots couleront, elle lâchera prise. La journée sera pleine.

Léo, après son dîner de bouillon où flottaient trois ronds de carottes et le souvenir d'une viande filandreuse, a fini par s'endormir enfin, la tête délicatement posée à côté de son oreiller, le bras lancé au-devant. Jeanne n'a pas besoin de la regarder.

Lui, de l'autre côté du battant à peine entrebâillé, ne distinguant, en un long ruban, que la partie droite de l'ouverture donnant sur le débarras noir.

Au début, il a trouvé ça un peu drôle, cette porte qui n'était pas close. Est-ce qu'elle était à l'intérieur, Jeanne, au moins ? Il s'est inquiété. Il en a tant entendu, des histoires à propos des femmes laissées.

Mais, tendant l'oreille, il perçoit bientôt et distinctement les cliquetis familiers. Depuis qu'il est parti, il s'est habitué à mieux écouter. Ce qui menace, et puis ce qui rassure. Et la musique de Jeanne, à son grand soulagement, lui est là restituée, inchangée et fidèle. Le frottement des doigts dans les boîtes où elle pioche les petits paquets de pétales, de

bractées ou de feuilles déjà teints. Son fredon si particulier, semblable au bourdonnement d'une guêpe. Les boules de différents calibres qu'elle manipule et chauffe. La pince qu'elle pose et reprend.

Tout lui revient.

C'est sa peur à lui, qui est différente. Et pourtant.

Pourtant.

La peur.

Ici, rue de la Lune, ou avant, à Belleville, il n'a jamais eu peur. Pas peur d'elle, pas comme ça.

Il pense soudain au fromage. Là, dans sa musette, le gros morceau sec et d'un bel orangé qu'il garde depuis des jours. Le fromage, il se dit, le fromage pourrait être un laissez-passer, un cadeau de roi mage. Sous sa paume, le renflement du havresac l'aide à se mettre en mouvement.

Il pose la main à plat sur le bois, et puis s'appuie, d'abord faiblement puis, prenant sa respiration, avec une belle ampleur.

C'est fait.

Il a poussé le battant mais reste sur le palier, bien droit, dans l'obscurité. Alors Jeanne, subitement, lève la tête, les yeux encore trempés du rouge des dahlias.

Si on le leur demandait, maintenant, à l'un et à l'autre, il est probable qu'ils ne sauraient pas. Ce qui s'est passé. Ce qu'ils ont pensé, ressenti, à ce moment-là.

Peut-être que ça, oui, elle l'aurait dit, Toussaint est grandi. Puisque sans réfléchir, bêtement, elle s'est dit qu'il avait poussé, pendant la guerre, que cet homme qu'on lui rendait, après des années de noir, prenait tout le large et le haut de la porte.

Depuis trente mois, les seules qu'elle ait vues s'afficher là, Sidonie, Léo, la mère Birot, la concierge, étaient incontestablement d'une autre viande. Et puis Toussaint, à l'instant,

se gonfle tant qu'il peut, écarquillant les poumons, rentrant le ventre et crispant les longs muscles de ses cuisses, raidi, comme pour parer un coup.

Jeanne reste d'abord plantée sur sa chaise, tout entière à le regarder et le fuir. Elle sait où il faut voir pourtant, où il faudrait chercher, mais ça bondit, ça lui échappe. Ce qu'elle comprend c'est qu'il est grandi, et beau dans son uniforme, et étranger aussi.

Elle ne se dit pas, il est là, elle se dit, c'est là. Cette chose inconnue qui lui vient. Ce qu'elle craignait, ce qu'elle désirait. C'est là. Ça va entrer, ça va faire sa vie avec elle, avec Léo aussi, ça va venir là, dans cette chambre par eux si peu partagée depuis qu'ils ont quitté Belleville.

Il était loin, il n'avait plus de chair, plus de bruits, plus de mots. Maintenant c'est là et lui, Toussaint, est bien plus haut qu'avant.

Jeanne bredouille sans bruit, se reprend, essuie sa bouche verte, se résout à poser sa pince et à se lever, puisque lui n'entre pas et attend, immensément rigide. Elle n'a pas crié, pas même sursauté, elle n'a pas pu, et pourtant voilà que Léo dans le lit se dresse et les dévisage l'un puis l'autre, bouffie, échevelée, inquiète.

Toussaint a choisi son heure.

De l'ombre, il désirait l'assistance, et la voilà autour de lui, aussi douce qu'un faisceau de plumes. C'est comme si la nuit d'octobre, dans son dos, lui faisait appui. La pièce, au-devant, est tendre, saturée d'odeurs ordinaires.

Depuis le temps qu'il est prêt, même en visant le jour tombé il aurait pu arriver plus tôt. Mais il a traîné, repoussant le moment où, devant lui, s'ouvrirait la rue de la Lune. Il est venu à pied, lui qui n'est plus rompu à la marche, à l'effort, lui qui est différent d'avant. Il a mis longtemps. Il n'a pas compté. Dans les rues, sur les Grands

Boulevards en particulier, la circulation était moins dense qu'autrefois mais il y avait encore du monde.

Ils ont dû le scruter, lui, sans doute que l'un ou l'autre des passants, civils ou militaires, est allé jusqu'à l'interpeller. Mais il n'a rien entendu, n'a rien vu. En lui-même il s'était serré. Les promeneurs n'étaient plus qu'une masse animée, un grouillement.

Il a perçu le froid, l'odeur mouillée, les mouvements d'air et de couleurs provoqués par le déplacement des tramways et des autos-taxis. Les bruits de Paris. Avant de sortir, il avait l'impression qu'il ne parviendrait pas, enfin si lentement, à s'y réhabituer. Et pourtant, tout est là, comme naguère ou à peu près, finalement pas si impressionnant que ça. Ce sont les gens, qu'il ne voit plus.

Il n'a fait qu'avancer, parfois se perdant, changeant sans motif de trottoir ou de rue, mais traçant sa route. Et pour finir, emporté par l'élan, il est entré dans la maison ouvrière de ce quartier presque inconnu, où sa femme et sa fille vivent seules depuis trois ans et demi.

Il a eu de la chance. Lorsqu'il est passé devant la loge éclairée, sans crier son nom, la concierge n'a rien remarqué, n'a pas pu le héler.

Léo, craintive, a fini par se glisser hors du lit. Jeanne lui jette un œil et risque quelques pas. C'est son tour.

Il n'y a pas long à faire. Chez elle, enfin chez eux, ça n'est pas grand. Une pièce flanquée, sur le côté, d'un étroit débarras où elle entropose des affaires.

C'est tout. Mais c'est loin. C'est loin et c'est trop près.

Jeanne s'avance vers lui et ses yeux sautillent, elle les voudrait solides et voilà qu'ils sursautent, indociles.

À cet éclair blanc, là-bas, ils se brûlent.

Elle aimerait sourire et ouvrir les bras et elle se sent gourde, chaude, plus rouge que le gros dahlia rouge abandonné, à l'arrière, sur la table. Elle se voudrait bonne et

remplie de lui. Elle voudrait pouvoir approcher Toussaint, lever vers lui un visage clair, elle voudrait n'avoir qu'un seul sentiment et ne rien inventer, et puis voilà que tout s'embrouille, rien n'est comme elle a prévu et elle n'a rien prévu, pas voulu y penser, pas pu croire qu'un jour ça allait vraiment arriver.

Puisqu'elle ne peut se planter devant son mari, s'écrier, se hausser, l'embrasser, elle s'approche au plus près, des deux bras lui saisit le torse, pose une joue sur le drap de sa capote et attend.

Elle se souvient du jour de la mobilisation. Par la suite, avec ses voisines et une quantité de gens, y compris ceux avec qui, en temps ordinaire, elle n'aurait pas échangé une parole, Jeanne a sans fin remâché cette journée.

Bien sûr, chacun se rappelle ce qu'il faisait ce samedi d'août 1914, et où il se trouvait lorsque, pour la première fois, il a vu les affiches, entendu le tocsin ou reçu l'information d'une personne mieux informée que lui.

Sidonie l'a appris de son fils Eugène, qui tenait la nouvelle de son patron, boucher rue Thorel.

Jeanne et Sidonie sont voisines de palier. Juste en haut de l'escalier du quatrième, Sidonie occupe deux pièces sombres dans l'une desquelles elle s'échine à l'ouvrage depuis l'époque de son mariage avec Albert, seize années plus tôt.

C'est elle qui des deux est l'aînée.

Lorsque au printemps 1915, chassée de son garni de Belleville, Jeanne s'est installée ici avec sa fille, c'est Sidonie qui a tout expliqué, a montré où et comment aller chercher l'eau et utiliser au mieux les latrines situées à mi-étage, a dit quoi penser des locataires du premier et

du sournois négociant en corail qui, à l'époque, occupait encore l'échoppe du rez-de-chaussée. Sidonie qui a attiré sur Jeanne les bonnes grâces du boucher chez qui son fils était apprenti. Elle encore qui a essayé, mais sans succès cette fois, de l'attirer là-bas, à l'église.

Alors elles se voient souvent, les deux, partagent le peu qu'elles ont, le café, le chauffage, le manque de café, le manque de chauffage. Le silence et l'absence. La soupe aussi, de temps en temps. Ensemble, elles ont réfléchi à la meilleure façon d'éplucher les légumes pour gaspiller le moins possible. Elles ont appris à cuisiner le gras et l'os, à faire des briquettes à brûler avec des vieux journaux. Sur le balcon de Jeanne, l'année passée, elles ont fait pousser un chou dans une casserole percée et l'ont mangé à deux, feuille après feuille.

Avec la guerre, les commandes aux ouvrières à domicile sont de plus en plus maigres, incertaines. Jeanne a de la chance, elle est qualifiée, appréciée, elle a pu garder du travail quasiment toute l'année. Les bras, certes, sont moins chargés, les poches moins garnies mais elles font face ensemble. Puisque le grand magasin qui emploie partiellement Sidonie comme lingère à façon n'est pas très loin de l'atelier de fleuriste, puisqu'elles n'ont pas de quoi se payer de commissionnaire, elles s'arrangent pour les livraisons.

Eugène avait dix-sept ans au jour de la mobilisation, autant dire qu'il était sauvé. Pourtant, aussitôt la chose annoncée il avait fait part à sa mère de son désir de devancer l'appel. Il allait s'engager. Et un soir, vers le début du mois de septembre, le gosse avait disparu.

Une carte était arrivée.

Eugène était dans les Ardennes.

À ce moment-là de la guerre, on était encore optimiste. En quelques semaines, répétait-on, ce serait plié.

On disait ça, ce sera plié. On allait les écrabouiller. Joffre